



ÉLOGE

DE M. DE LINNÉ.

CHARLES DE LINNÉ, plus connu sous le nom de Linnæus, Chevalier de l'Ordre de l'Étoile polaire, premier Médecin du Roi de Suède, Professeur de Médecine & de Botanique dans l'Université d'Upsal, un des huit Associés-Étrangers de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Médecine de Paris, de la Société Royale de Londres, des Académies de Berlin, de Pétersbourg, de Stockolm, d'Upsal, de Bologne, d'Édimbourg & de Philadelphie, naquit dans la Province de Smolande en Suède, le 23 Mai 1707.

« De tous ces titres académiques (dont nous n'avons donné »
 » ici qu'une liste très incomplète), aucun ne l'a autant flatté »
 » que celui d'Associé - Étranger de l'Académie des Sciences, »
 » dont il a été revêtu le premier de sa Nation, & jusqu'à »
 » présent le seul. »

Ce sont les propres termes de M. de Linné, dans un Mémoire qui nous a été envoyé de sa part : telle étoit l'expression de sa reconnoissance pour l'Académie, peu de temps avant sa mort, dans ces momens où l'homme cessant d'être sensible aux distinctions frivoles de la vanité, peut l'être encore aux honneurs de la gloire.

Cet hommage rendu à l'Académie par un Savant illustre que l'Europe avoit comblé de titres Littéraires, honore à la fois cette Compagnie & la Nation ; il prouve sur-tout combien est sage la loi qui fixe à huit seulement le nombre de nos Associés-Étrangers : en effet, quel homme de génie ne

seroit flatté de voir son nom inscrit dans une liste si courte, entre le Czar Pierre & Newton ?

Le père de M. de Linné, qui exerçoit les fonctions de Ministre dans le village de Stenbrohult, s'amusoit à cultiver des Plantes; & son fils apprit dès l'enfance à les aimer & à les étudier. Il avoit reçu de la Nature cette activité d'esprit qui ne permet point de repos tant qu'il reste quelque chose à voir ou à découvrir; ce coup-d'œil prompt & juste qui saisit tout ce qui mérite d'être observé, & qui ne voit les objets que tels qu'ils sont; cette force de tête nécessaire pour rassembler des faits épars, & ne former qu'une grande vérité d'une foule de vérités isolées. Ainsi en offrant des Plantes aux premiers regards de M. de Linné, en déterminant par-là sur quels objets son esprit devoit s'exercer, le hasard le fit Botaniste: mais déjà la Nature avoit préparé un grand homme.

A l'âge de vingt-un ans, il se rendit à Upsal, qu'on pouvoit alors regarder comme la Capitale littéraire de la Suède. Olaius Celsius, qui étoit à la fois un Érudit très-profond & un Naturaliste habile, sentit le mérite du jeune Linné & devina son génie; il lui servit de père, & lui procura toutes les instructions, tous les encouragemens que ses connoissances & son crédit le mettoient en état de donner à ce jeune homme, qui croissoit pour changer la face de la Botanique.

M. de Linné obtint à vingt-cinq ans, dans l'Université d'Upsal, la Chaire que le savant Botaniste Rudbeck, accablé d'années & de travaux, étoit obligé d'abandonner: mais cette place ne suffisoit pas à l'activité du nouveau Professeur, & il quitta bien-tôt Upsal, mais en conservant sa Chaire & par les ordres même de l'Université, qui préféra sagement le bien des Sciences & sa propre gloire à l'observation de ses réglemens.

D'abord il parcourut la Laponie, la Dalécarlie, la plupart des provinces de la Suède, étendant ses observations à tout ce qui peut intéresser un Philosophe, occupé en même temps d'acquérir des lumières & d'en faire des applications utiles, enrichissant la Botanique ou de vues nouvelles, ou de Plantes

inconnues; & apprenant aux Suédois; soit à connoître les productions de leur sol, soit à en profiter. Soumis dans ces voyages à toutes les privations, exposé, dans des pays inhabités, aux rigueurs d'un climat terrible, tantôt gravissant entre des rochers, tantôt s'enfonçant dans des mines profondes; obligé de braver des dangers de toute espèce, & de longues fatigues plus difficiles encore à supporter que les dangers; M. de Linné ne se reposoit du travail de la journée que par un autre, celui de recueillir ses observations & de préparer les objets qu'il avoit ramassés.

Après ces voyages; il en fit de plus lointains & de moins pénibles: il parcourut le Danemarck, l'Allemagne, une partie de la France: il s'arrêta long-temps en Hollande & en Angleterre, étudiant dans des Herbiers ou dans des Jardins, les Plantes que la Nature a refusées à l'Europe; consultant les Botanistes les plus célèbres; Dillen à Londres, Jussieu à Paris, & se rendant leur disciple pour se montrer bien-tôt digne d'être leur rival.

Plus il étudioit la Botanique, plus il sentoit que cette Science devenue immense dans ses détails, avoit besoin qu'une main réformatrice vint y produire une de ces grandes révolutions qui attachent le nom de leurs Auteurs à l'histoire de l'esprit humain.

Tournefort avoit donné le premier une méthode vraiment systématique de classer les Plantes, & M. de Linné aspiroit à être dans son siècle ce que Tournefort avoit été dans le sien; sachant bien que dans les Sciences on peut aller plus loin que ses prédécesseurs, sans néanmoins s'élever au-dessus d'eux, & qu'il est un degré de talent où l'on ne peut plus apercevoir entre deux hommes livrés aux mêmes recherches, d'autre différence que celle de leur siècle. M. de Linné chercha les caractères fondamentaux de son système dans les parties des Plantes qui servent à leur reproduction. Les Botanistes Allemands ont prétendu qu'il devoit la première idée de ce système à Burkard; & dans les mêmes Ouvrages, ils revendiquoient, en faveur de Camérarius, la méthode de Tournefort;

ils soutenoient que Jungius, & un autre Camérarius, avoient été les guides de Vaillant; à qui M. de Linné accordoit le mérite d'avoir bien décrit le premier les étamines & les pistils, & connu leur usage pour la fécondation des Plantes. Ces prétentions peuvent être fondées; mais les conséquences qu'on a voulu en tirer pour diminuer le mérite de M. de Linné & des deux Botanistes françois; nous paroissent injustes. Trouveroit-on dans l'histoire des Sciences une grande théorie dont les premières idées, les détails & les preuves appartiennent à un seul homme? Et n'est-il pas juste d'accorder plutôt la gloire d'une découverte à celui à qui on en doit le développement & les preuves, à celui qui avec autant de génie a été vraiment utile; qu'à l'auteur d'une première idée toujours vague, souvent équivoque, & dans laquelle on n'aperçoit quelquefois le germe d'une découverte que parce qu'un autre l'a déjà développée?

La fécondation s'opère dans les Plantes; lorsque les poussières des étamines s'arrêtent sur le stigmate des pistils, stigmate qui, dans la saison de la fécondation, est ou garni d'un velouté ou humecté d'une liqueur gluante; mais les grains de cette poussière ne sont pas encore ce qui doit féconder le germe de la Plante; le stigmate est souvent séparé de ce germe par un long filet, creux à la vérité, mais à travers lequel les poussières, toutes petites qu'elles sont, ne pourroient pénétrer. La Nature y a remédié, en faisant de chaque poussière un corps organique; doué d'élasticité; imprégné de l'humidité qu'il rencontre sur le stigmate, il se brise, & lance, soit une poussière plus fine encore, soit une liqueur très-tenue, qui pénètre à travers le filet, & va féconder le germe. Cette dernière observation est due à M. de Jussieu, comme nous l'avons dit dans son éloge; M. Needham l'a développée depuis, & l'a confirmée par des recherches plus étendues; & il semble qu'il ne puisse être donné aux Observateurs de rien voir au-delà dans les merveilles de la reproduction des êtres organisés.

Le nombre des étamines ou des parties mâles des Plantes,

celui des parties femelles ou des pistils, la position de ces étamines & de ces pistils sur les différentes parties de la fleur, ou leur distribution dans des fleurs ou sur des individus séparés, tous ces caractères varient dans les différentes espèces de Plantes.

Dans les espèces les plus communes, les deux sexes sont réunis sur une même fleur, à laquelle on a donné le nom de *fleur hermaphrodite*; dans d'autres espèces ils sont réunis sur le même individu, mais sur des fleurs différentes, tandis que dans quelques-unes, les fleurs mâles & les fleurs femelles sont sur des Plantes séparées. Quelquefois un individu porte à la fois des fleurs hermaphrodites & des fleurs femelles; dans quelques-unes de ces espèces de Plantes, il arrive que les étamines & les pistils des fleurs hermaphrodites ne parviennent pas en même temps à l'état de perfection, ou même que leurs pistils n'y parviennent jamais, & alors le concours des autres fleurs est nécessaire à la fécondation: dans d'autres espèces, les fleurs hermaphrodites suffiroient seules à la production; ainsi on aperçoit également dans les deux cas, un luxe de la Nature, qui, occupée de perpétuer les espèces, semble en avoir multiplié les moyens, même au point d'en préparer d'inutiles.

Lorsque les parties mâles & les parties femelles, les étamines & les pistils se trouvent dans une même fleur, leur disposition paroît quelquefois s'opposer à la reproduction; mais si le pistil est plus élevé que le sommet des étamines, alors l'anthère des étamines, c'est-à-dire la vésicule qui les termine, & qui renferme la poussière fécondante, lance avec force cette poussière qui s'élève jusqu'au pistil, ou bien le pistil se courbe pour se joindre aux anthères: si les fleurs sont disposées soit en grappes, soit en épis, les fleurs inférieures sont fécondées par celles qui sont au-dessus; quelquefois les fleurs penchées vers la terre, & dont alors les étamines se trouvent au-dessous du pistil, se relèvent dans le temps de la fécondation, pour donner à ces organes la disposition nécessaire à la reproduction de la Plante.

Dans les espèces où ces parties sont placées sur des fleurs différentes, mais sur le même individu, le vent ébranlant les branches des Plantes, fait tomber des étamines une pluie de poussière, qui est reçue par les pistils.

Enfin, si les individus eux-mêmes sont séparés, les poussières emportées au loin par le vent, répandues dans tout l'espace, & agitées en tout sens, parviennent enfin jusqu'aux fleurs femelles : dans quelques espèces même, des insectes conformés de manière que les fleurs des deux individus sont nécessaires à leur existence, portent, d'une Plante à l'autre, cette poussière fécondante ; tel est selon M. de Linné, le véritable secret de cette opération merveilleuse, décrite par Tournefort, & usitée dans les îles de l'Archipel, où les habitants, pour se procurer des figues plus grosses, portent sur les figuiers femelles certains insectes, qu'ils ont auparavant fait éclore sur les figuiers mâles. On dirait que la Nature n'a mis à l'accomplissement de ses desseins, des obstacles, en apparence insurmontables, que pour déployer, avec plus de grandeur, sa puissance & ses ressources dans les moyens employés à les surmonter.

Ce fut dans ces parties, construites par la Nature avec tant de soin, & destinées par elle à la perpétuité des espèces, que M. de Linné crut devoir chercher les caractères de la classification des Plantes.

Les étamines lui servirent pour former les premières grandes divisions, & il tira des pistils les caractères de ses divisions secondaires : pour déterminer ensuite les genres, il employa les autres parties de la fructification, comme le nombre & la forme des semences, la nature des corps destinés à les recevoir & à les protéger, le nombre, l'arrangement des pétales, la forme des fleurs, la structure du calice, qui, tantôt enveloppe le fruit après la chute des pétales, tantôt tombe avec elles. A l'égard des espèces, M. de Linné emploie pour les distinguer, la manière dont les fleurs sont disposées sur la Plante, & naissent de ses branches ; les parties de structure différente qui enveloppent les fleurs

naissantes ou qui les défendent ; les vrilles qui soutiennent la Plante ; la forme de ses racines, de sa tige, de ses feuilles ; la structure des boutons destinés à former de nouvelles branches ; la manière dont les feuilles nouvelles y sont pliées.

Après avoir formé ce plan, M. de Linné n'avoit fait encore qu'une très-petite partie du grand ouvrage qu'il méditoit : il s'en falloit de beaucoup que toutes les parties des Plantes eussent été exactement décrites par les Botanistes ; il falloit donc faire une étude plus approfondie de toutes les Plantes, en examiner toutes les parties, les suivre dans le cours entier de la durée de la Plante, observer les diverses formes qu'elles ont dans les différentes espèces, les changemens qu'elles éprouvent dans chacune, afin de pouvoir distinguer ce qui n'est qu'accidentel à l'âge de la Plante, au climat ou à la culture, d'avec ce qui est essentiel à l'espèce : il falloit parmi ces caractères essentiels, choisir les plus frappans, les plus faciles à observer, les plus propres à distinguer chaque espèce de l'espèce voisine ; il falloit enfin, pour ces objets nouveaux, créer une langue nouvelle. Tel étoit le travail qu'imposoit à M. de Linné l'exécution de sa méthode.

On se dispense trop souvent d'estimer ces travaux immenses, en disant qu'ils ne demandent que de la patience & du temps ; mais la vie de ceux qui exécutent ces grandes entreprises est-elle plus longue que celle des autres hommes ? M. de Linné n'avoit pas trente ans, & déjà son Ouvrage étoit presque terminé : quel étoit donc pour lui ce secret de doubler la durée du temps ? N'étoit-ce pas quelque chose de plus que de l'assiduité & de la patience ? & si ce talent de porter rapidement son attention sur une foule d'objets, de les bien voir, de les voir tout entiers, n'est pas le génie de l'observation, c'est du moins une qualité très-rare, très-précieuse, & sans laquelle ce génie ne peut exister.

Ce système fit une révolution dans la Botanique ; la plupart des Écoles de l'Europe s'empresèrent de le suivre, & de publier les Catalogues de leurs Plantes, rangées d'après la méthode de Linnæus. La nomenclature des Plantes assujettie
à un

à un ordre facile à saisir, l'art de les connoître, réduit à un petit nombre de principes généraux, rendirent l'étude de la Botanique moins pénible & moins rebutante: les nouvelles merveilles que M. de Linné avoit découvertes dans les Plantes excitèrent un nouvel enthousiasme pour une Science, qui, déjà si séduisante, parce que l'étude y a presque toujours l'air d'un délassement, l'est sur-tout dans l'âge où l'on se choisit un objet d'étude. Elle satisfait à la fois l'activité de l'esprit & celle du corps, le besoin du mouvement & celui de l'occupation; elle offre à un âge avide de jouir des plaisirs toujours variés, & chaque jour offrant quelque objet nouveau, le travail de chaque jour ne manque presque jamais d'avoir sa récompense: les jouissances sont sans doute moins vives que dans les Sciences, où la vérité est le prix d'une méditation longue & profonde, mais elles sont plus fréquentes, & elles coûtent moins de peine. Nous ne parlons pas ici de l'utilité plus ou moins grande des différens genres de Sciences, & de la gloire plus ou moins brillante qu'elles procurent: sans doute ces motifs animent & soutiennent puissamment tous les hommes nés pour de grandes choses; mais quand il s'agit de se livrer à des occupations où le plaisir du travail en est la première récompense, ce n'est jamais que l'attrait de ce plaisir qui détermine notre choix.

Les jeunes Botanistes accoururent en foule chercher des instructions auprès de M. de Linné; il les pénétra de son zèle, & bientôt la terre entière fut couverte de ses Disciples: la Nature fut interrogée à la fois au nom d'un seul homme, de la cime des montagnes de la Norwège aux sommets des Cordillères & de l'Atlas, des rives du Mississipi aux rives du Gange, des glaces du Groënland aux glaces de l'hémisphère austral. Tous ces voyages, qui paroïtroient demander qu'un grand Roi voulût déployer en faveur des Sciences sa magnificence & son pouvoir, un simple particulier les fit entreprendre, sans autre force que l'empire du génie sur des ames également avides d'instruction & de gloire, & sans autre récompense pour ses Élèves que l'honneur de rapporter

aux pieds de leur Maître les richesses qu'ils enlevoient à la Nature.

Trois de ces Savans, Hasselquist, Forskahl & Lœffing, succombèrent à leurs fatigues; ils moururent éloignés de leur patrie, au milieu de peuples incapables de sentir combien cette mort étoit glorieuse & touchante, ne remportant d'autre prix d'une vie sacrifiée à l'étude de la vérité, que l'espérance incertaine qu'un jour le fruit de leurs travaux seroit remis à M. de Linné, & que leur nom réuni au sien, n'échapperoit point à la renommée. M. de Linné, en recevant ces restes précieux, pleura ses Disciples: il revit leurs Ouvrages, les donna au Public; & cet honneur funèbre leur fit naître des successeurs, que l'exemple de leur mort ne put rebuter.

Le système de Linnæus a sans doute quelques endroits foibles; mais jusqu'ici aucune autre méthode n'a réuni autant d'avantages; peut-être même les défauts qu'on reproche à ce système sont-ils inévitables dans toute méthode artificielle: faut-il pour cela les proscrire, & se condamner à marcher à tâtons, parce que le flambeau qu'on nous présente peut s'éteindre quelquefois?

Plusieurs Botanistes ont relevé des fautes dans les détails de la méthode de M. de Linné. Quand il a trouvé leurs remarques justes, il s'est corrigé; lorsqu'elles lui ont paru mal fondées, il a fait comme s'il les eût ignorées. « Toutes les discussions » dans les Sciences naturelles, du moins lorsqu'elles ont un » objet réel, se réduisent toujours, dit M. de Linné, à des » faits bien ou mal observés, & alors les efforts réunis de tous » les Savans ne peuvent ni établir une erreur, ni ébranler une vérité ». Il n'eût donc combattu que pour son amour-propre; mais le temps qu'il eût consacré à défendre sa gloire, il aimoit mieux l'employer à l'accroître par de nouveaux Ouvrages.

On a reproché enfin à M. de Linné d'avoir rendu la nomenclature de la Botanique trop facile, & d'avoir par-là donné lieu à une foule d'ouvrages médiocres. Cette objection nous paroît prouver seulement les progrès que la Botanique a faits entre ses mains. Rien ne montre mieux peut-être

combien une Science est avancée, que la facilité de faire sur cette Science des livres médiocres, & la difficulté d'en faire qui contiennent des choses nouvelles.

M. de Linné a publié une longue suite d'Observations sur les végétaux & les animaux comparés ensemble. Les végétaux naissent, vivent & meurent comme les animaux; ils se nourrissent, croissent & dépérissent comme eux; ils ont, comme eux, un principe interne de mouvement. M. de Linné observa de plus que les Plantes ont des instans de mouvement & de repos, de sommeil & de veille; qu'elles subissent ces alternatives dans des serres où l'on entretient jour & nuit une chaleur égale, & qu'ainsi ces phénomènes ne sont pas l'effet de la chaleur plus ou moins grande, mais de la présence ou de l'absence de la lumière; qu'enfin les feuilles dans quelques Plantes, & les anthères des étamines dans un plus grand nombre, donnent des signes d'irritabilité. La sensibilité, & le mouvement spontané qui en est la suite, paroissent seuls distinguer la vie des Plantes & celle des Animaux.

On observe des rapports encore plus frappans entre l'œuf d'un animal & la semence d'une Plante, dans la manière dont les germes sont fécondés, ou dans les loix de leur développement. Enfin la reproduction par bouture, cette manière de multiplier & d'éterniser l'existence d'un même individu, existe dans les deux règnes, & forme une sorte d'analogie entre les Plantes les plus parfaites & les Animaux les plus imparfaits. Aussi quand on observe la chaîne de tous les genres d'animaux, depuis les quadrupèdes jusqu'aux polypes, on voit l'organisation se simplifier, le mouvement spontané & la sensibilité s'affoiblir, & en même temps les organes destinés à recevoir la nourriture, se multiplier, le principe de la vie, au lieu d'appartenir seulement à l'individu, se trouver tout entier dans plusieurs de ses parties, & l'Animal se rapprocher de la Plante jusqu'à n'en être plus séparé que par des nuances imperceptibles.

Ces rapprochemens ne sont pas les seuls que M. de Linné

ait cru trouver entre les deux règnes ; il en a saisi de très-singuliers entre les substances dont les plantes & les animaux sont composés : nous n'entrerons dans aucun détail sur ces idées ingénieuses, mais trop systématiques. Ceux qui n'ont vu dans M. de Linné qu'un simple Nomenclateur, & qui font consister le talent d'un Naturaliste moins dans l'art de bien voir & de bien lier les faits, que dans celui de former des conjectures hardies & de hasarder des vues générales, ne pourront du moins s'empêcher d'estimer M. de Linné en lisant cette partie de ses Ouvrages.

La Botanique, quelque immense qu'elle soit dans ses détails, ne suffisoit pas à son activité ; il osa former le projet de décrire & de classer tous les êtres de la Nature : il choisit pour les caractères du règne animal, les parties destinées aux fonctions les plus importantes de la vie ; le cerveau ou l'organe, d'où partent les nerfs ; le cœur, ou en général les viscères dans lesquels réside la force qui fait circuler les liqueurs ; les organes de la respiration ; les mamelles, le nombre & la forme des dents ou la figure du bec ; le nombre & la forme des parties qui servent au mouvement progressif : il savoit par ses observations qu'une grande ressemblance dans ces parties essentielles, annonce nécessairement entre des espèces un grand nombre d'autres rapports. Il auroit pu sans doute étendre aux Animaux la méthode qu'il avoit employée pour les Plantes, mais il craignoit que, malgré toute la modestie & la gravité qu'il pourroit mettre dans ses Leçons ou dans ses Ouvrages, cette méthode n'offrit trop souvent à ses Élèves des images que les Naturalistes même n'ont pas toujours le privilège de pouvoir contempler avec une entière indifférence ; il écarta même parmi les organes nécessaires aux autres fonctions de la vie, ceux qu'on ne pouvoit observer sans des recherches anatomiques ; il ne vouloit pas qu'on se crût obligé de déchirer les animaux pour parvenir à les connoître ; ainsi la pureté de ses mœurs & son humanité ont nui peut-être à la perfection, & sur-tout à l'unité de son système. M. de Linné classa les minéraux presque uniquement d'après leurs formes extérieures :

les Chimistes ont fait contre cette méthode des objections, auxquelles il paroît bien difficile de répondre, mais les Naturalistes, ou du moins les Disciples de M. de Linné en auroient pu faire d'aussi fortes contre un système dont l'analyse chimique auroit fourni les premiers caractères; d'ailleurs, lorsque M. de Linné a publié sa méthode, l'analyse des substances minérales étoit bien éloignée du degré de perfection, où l'un de ses compatriotes, le célèbre Bergman, l'a portée depuis. Toute méthode de nomenclature est nécessairement dépendante de l'état des Sciences, à l'époque où elle a été proposée, & ce n'est qu'en la comparant avec leurs progrès, qu'on peut l'apprécier avec justice. Mais en convenant des défauts attachés à toutes les méthodes artificielles, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il faut, pour les former, joindre une vaste étendue de connoissances au talent de faire des combinaisons & de saisir des rapports; que ces systèmes utiles, nécessaires même pour suivre, sans s'égarer, les détails immenses de l'Histoire naturelle, servent encore à faciliter la recherche des vérités générales; & qu'enfin, s'il y a peu de philosophie à prendre ces arrangemens méthodiques pour la Science elle-même, il y en a bien moins encore à les mépriser.

M. de Linné avoit formé dès sa première jeunesse le projet de son système général, & il s'en occupa toute sa vie. Aucun Naturaliste n'avoit jusqu'à lui conçu un plan si vaste, & si on peut dans l'exécution lui reprocher quelques défauts, c'est encore un prodige qu'un seul homme ait pu la porter à ce point de perfection.

Son système de la Nature eut douze éditions en trente ans; dans chacune il profitoit de ses nouvelles observations, des travaux de ses Disciples, des objections de ses critiques: c'étoit aux Sciences plutôt qu'à sa gloire qu'il vouloit élever un monument: aussi ne doit-on juger ce grand ouvrage que sur sa dernière édition, & regarder les autres comme des esquisses que l'Auteur soumettoit au jugement des Naturalistes.

M. de Linné ne voulut pas que l'Histoire Naturelle fût

entre ses mains une Science stérile : en l'appliquant à des choses d'un usage commun, il étoit utile à ses concitoyens, & il servoit en même temps la Science qu'il aimoit, puisqu'il la rendoit plus importante aux yeux de ceux dont le secours pouvoit en accélérer les progrès. Ses Ouvrages contiennent un *Traité complet de matière médicale*; des *dissertations sur les Plantes de Suède*, qui peuvent être utiles dans la Médecine, & remplacer les Plantes étrangères, sur celles qui peuvent fournir aux hommes une nourriture saine & agréable, ou qui sont employées dans les Arts; sur les végétaux qui conviennent le mieux à chacune des espèces d'animaux domestiques; sur la manière de juger de la vertu des Plantes, soit par les genres où elles sont rangées dans sa méthode, soit par leur faveur ou par leur odeur; sur les terrains qui conviennent à chaque espèce; sur des Plantes, qui, semées dans des sables mobiles, peuvent les fixer, préserver le pays des dangers auxquels ces sables l'exposent, & les changer à la longue en des terres fertiles; sur le rapport de la végétation de chaque Plante, avec les différentes saisons de l'année; sur l'origine de plusieurs substances, comme le baume de Tolu, la sarco-colle, la gomme gutte qu'on employoit depuis long-temps, sans savoir quel arbre les avoit produits, & quelles préparations on leur avoit fait subir.

Le suffrage de la plupart des Compagnies savantes de l'Europe, l'adoption presque générale du système de Botanique de Linnæus, avoit appris à la Suède à le regarder comme un Savant qui faisoit honneur à son pays : ses travaux dirigés vers le bien public le montraient à ses compatriotes comme un citoyen utile; l'envie fut réprimée cette fois par l'enthousiasme national. M. de Linné fut le premier homme de Lettres décoré de l'Ordre de l'Étoile polaire, & cette nouveauté fit peut-être moins d'honneur au Savant qui le reçut, qu'aux lumières du Gouvernement de Suède : en accordant cette distinction à M. de Linné, il montrait que l'emploi d'éclairer les hommes étoit à ses yeux une fonction publique, & avoit droit aux mêmes récompenses.

M. de Linné obtint quelques années après un rang dans la Noblesse suédoise; il retrancha alors de son nom la terminaison latine qu'il y avoit ajoutée, suivant l'usage de son pays: mais ce nom étoit déjà trop illustré pour qu'il fût en son pouvoir de le perdre; & le Chevalier Von Linné ne fut jamais que Linnæus pour l'Europe savante, comme le Baron de Vérulam n'a jamais été que Bacon pour les Philosophes. Les marques de l'estime personnelle des Princes sont toujours flatteuses pour un Savant qui aime la gloire; quel que soit le Prince qui les accorde, elles prouvent du moins une grande célébrité. Celles que M. de Linné reçut de ses Souverains, devoient le flatter à d'autres titres: il fut traité par la Reine de Suède, sœur du Roi de Prusse, avec cette familiarité noble qui honore les Souverains, parce qu'elle prouve qu'en se trouvant avec des hommes d'un mérite supérieur, ils sentent qu'ils ont droit de se croire avec leurs égaux.

Le crédit que M. de Linné ne devoit qu'aux Sciences, il le fit servir tout entier à l'avancement des Sciences; l'établissement de l'Académie de Stockolm fut en partie son ouvrage; le jardin d'Upsal, remis dans un meilleur ordre, augmenté de vastes serres construites selon ses vues, devint digne du Démonstrateur qui, de toutes les parties de l'Europe, y attiroit des Disciples.

L'hommage de quelques Plantes qui manquoient à ce jardin si riche, étoit un tribut que tous les amateurs de Botanique croyoient devoir à M. de Linné; & lorsque le Roi de Suède vint en France, le feu Roi le chargea de remettre à l'illustre Professeur d'Upsal, des graines rares qu'il avoit recueillies dans son jardin de Trianon.

Si nous ajoutons à ce que nous avons dit de M. de Linné, qu'il remplit pendant plusieurs années les fonctions de Secrétaire de l'Académie d'Upsal, qu'il donnoit exactement des Leçons de Botanique & de Médecine, enfin, qu'il publia une foule de Dissertations sur des objets particuliers d'Histoire naturelle, de Botanique, de Médecine, qui toutes renferment des vues toujours ingénieuses & quelquefois profondes,

nous aurons donné une idée de la vie de cet Homme célèbre. Elle fut heureuse jusqu'à soixante ans; sa santé ne fut altérée, avant cette époque, que par une violente attaque de goutte, dont il prévint les retours par l'usage des fraises. Il avoit fait un mariage heureux qui lui a donné trois filles & un fils digne de lui succéder. Il passa des jours tranquilles, glorieux, occupés, au milieu de ses Disciples, qui étoient ses amis, jouissant de sa gloire, que chaque jour il augmentoit encore, de la reconnoissance de son pays, & de cette considération publique que la célébrité & le talent ne peuvent donner, à moins qu'ils ne soient unis à un caractère qui force l'envie au respect. Sensible avec ses amis, aimable & gai dans la société intime, noble avec les Grands, simple & bon avec les inférieurs, on ne le vit jamais acheter par des bassesses le droit de faire éprouver des hauteurs; d'autant moins jaloux d'affecter une supériorité précaire qu'il étoit plus sûr d'en avoir une réelle. Riche des bienfaits de la Cour, il ne quitta jamais cette simplicité de vie dont on ne peut s'écarter sans en être puni par le ridicule & par l'ennui.

Il employa pour la Nation ce qu'il avoit reçu d'elle: son seul luxe étoit un *Musæum* immense, monument glorieux pour la Suède, puisqu'il étoit la collection des tributs que les Naturalistes du Nord avoient consacrés à celui que, d'une voix unanime, ils avoient nommé leur Chef & leur Maître.

Frappé, au mois d'Août 1776, d'une apoplexie qui détruisit ses forces, affoiblit sa mémoire, & le conduisit au tombeau par un dépérissement lent & insensible, ce *Musæum* étoit encore sa consolation; chaque jour, la reconnoissance de ses Disciples lui présentoit de nouvelles merveilles produites par la Nature aux extrémités du globe: on eût cru voir des enfans occupés de consoler les derniers jours d'un père chéri. Devenu enfin incapable d'agir & de penser, il goûtoit encore quelque plaisir, en parcourant de ses yeux éteints les Plantes nouvelles que son Disciple Thunberg venoit de lui envoyer des extrémités de l'Asie.

Très-peu de temps après son attaque d'apoplexie, il dressa

dressa lui-même une courte notice de sa vie, & il voulut qu'elle fût envoyée à l'Académie pour servir de matériaux à son Éloge: c'est avec une égale simplicité qu'il y parle de ses travaux, de ses découvertes, ou qu'il convient de ses défauts. Il avoue qu'il fut peut-être trop facile à s'émouvoir, ou à s'irriter; que lent à embrasser une opinion, il tenoit peut-être avec trop d'opiniâtreté à celles qu'il avoit une fois adoptées; qu'il ne souffrit avec assez de modération, ni les critiques qui s'élevèrent contre lui, ni les contradictions qu'il éprouva de la part de ses rivaux. Ces aveux prouvent seulement que M. de Linné eut pour la gloire une passion véritable, & que cette passion a comme toutes les autres, ses excès & ses foiblesses; mais combien peu d'hommes ont comme lui le courage d'avouer ces foiblesses, & sur-tout le courage plus rare d'en souffrir seuls & dans le secret? Car en jugeant M. de Linné, d'après sa conduite, personne ne l'eût soupçonné de ces défauts, & pour qu'ils fussent connus, il a fallu qu'il les révélât.

Ainsi ce soin de s'occuper de son Éloge, qui dans un autre eût été peut-être l'effet d'un vain amour-propre, ne fut chez lui qu'une nouvelle marque de son amour pour la vérité. Après avoir combattu toute sa vie contre les erreurs, il ne voulut pas laisser subsister celles que l'admiration ou l'envie auroient pu accréditer pour ou contre lui.

L'extrême laconisme des Ouvrages de M. de Linné, l'usage peut-être trop fréquent de termes techniques souvent tirés du Grec, sa manière de tout réduire en Tables, en rendent la lecture difficile; il faut les étudier plutôt que les lire: à la vérité, on en est dédommagé par la précision des idées, & par l'avantage de voir d'un coup-d'œil un plus grand nombre de résultats. M. de Linné trouvoit sans doute que plus la vérité est nue, plus elle est belle; & que les ornemens dont on cherche à la parer, ne font que la cacher; il songeoit à former des Naturalistes, plus qu'à amuser des Amateurs; il vouloit des Disciples, & dédaignoit de chercher des Prôneurs.

Hist. 1778.

L

Il n'ignoroit pas néanmoins combien il est utile de répandre le goût des véritables Sciences dans toutes les classes d'hommes qui peuvent avoir sur le bonheur des Nations, une influence plus ou moins grande; il savoit qu'après avoir obtenu la gloire de reculer les bornes des Sciences, il restoit au Philosophe l'obligation de les rendre utiles, & qu'elles n'étoient utiles qu'autant qu'elles devenoient populaires: mais pour faire goûter les Sciences à des hommes dissipés, avides de plaisir, ennemis du travail, moins jaloux de savoir que de se faire honneur de ce qu'ils savent, il faut avoir l'art de s'emparer de leur imagination par des peintures séduisantes, de soutenir leur attention par des traits ingénieux ou brillans, de réduire la Science à des résultats piquans & faciles à saisir. M. de Linné sentit que cet art lui manquoit, & peut-être même eût-il l'injustice de le mépriser, comme le talent de ceux que la Nature a formés pour publier & non pour découvrir ses secrets.

Ce n'est pas que dans les Ouvrages qu'il a donnés en sa langue naturelle, ses Compatriotes n'aient trouvé un style élégant & agréable, & le genre d'éloquence le plus rare de tous; le seul aussi peut-être qui convienne vraiment à des Ouvrages philosophiques, & qui consiste à renfermer beaucoup d'idées en peu de mots, & à exprimer dans un style noble & simple des vérités neuves & importantes: mais cette éloquence n'est pas celle qui frappe le grand nombre, & comme c'est aux passions des hommes qu'il faut parler, si l'on veut les conduire, c'est à leur imagination qu'il faut s'adresser, si l'on aspire à régner sur leurs goûts ou sur leurs opinions.

On voit dominer dans tous les Ouvrages de M. de Linné, un grand respect pour la Providence, une vive admiration de la grandeur, de la sagesse de ses vues, une tendre reconnaissance pour ses bienfaits; ce sentiment n'étoit point en lui une croyance inspirée par l'éducation; ce n'étoit pas même cette conviction que l'on conserve après avoir examiné & discuté une fois dans sa vie les preuves d'une opinion. Il

croyoit à la Providence, parce que chaque jour, de nouvelles observations sur la Nature lui en fournissoient de nouvelles preuves : il y croyoit, parce que chaque jour, il la voyoit agir sous ses yeux. « L'homme physique qui use de la Nature, est, disoit-il, comme un Roi qui a droit d'exiger de ses Sujets ce qui est nécessaire à ses besoins, & qui les fait servir à l'accomplissement de ses desseins; s'il abuse de son pouvoir, il apprend bientôt par la résistance de ses Sujets même, que les Rois ont été établis pour les Peuples, & non les Peuples pour les Rois, & qu'il n'a reçu l'empire sur la Nature que pour servir à conserver dans l'Univers l'ordre que la Providence y a établi. Ainsi tandis que les végétaux fournissent à tous les animaux leur nourriture, une retraite, un abri pour les générations naissantes, ces mêmes animaux, quelquefois nécessaires à la reproduction des Plantes, servent encore par la destruction même qu'ils font des végétaux, à maintenir entre les différentes espèces, un équilibre qui en assure la perpétuité; l'on peut dire en un sens que les animaux ont été formés pour les plantes, comme les plantes pour les animaux : ou plutôt toutes les parties de la Nature subordonnées entr'elles, mais nécessaires l'une à l'autre, forment un ensemble aussi frappant par l'unité du plan que par la sagesse des vues de son Auteur ».

L'existence des poisons n'étoit même pour M. de Linné, qu'une raison de plus d'admirer les soins de la Providence pour l'espèce humaine. « La Nature, disoit-il, n'a préparé des poisons dans l'ordre physique, que pour assurer à l'homme des remèdes contre les maladies rebelles & invétérées; comme dans l'ordre moral, elle abandonne quelquefois les Peuples à des tyrans qui deviennent entre les mains des moyens violens, mais efficaces de rappeler à la vie des Nations engourdies & corrompues ».

M. de Linné, préparé depuis long-temps à la mort par l'affoiblissement de ses organes, la reçut comme un doux sommeil qui délivre d'un état de langueur & d'angoisses. Il mourut vers la fin du mois de Janvier 1778, regretté

84 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE, &c.

de sa famille & de ses Disciples, qui le chériffoient comme un père, parce qu'ils en avoient trouvé en lui la tendresse vive & désintéressée ; honoré des regrets d'une Nation généreuse, passionnée pour toutes les espèces de gloire, capable d'enthousiasme, parce qu'elle l'est d'héroïsme, & qui n'attend point pour rendre hommage à ses Grands hommes, qu'ils ne puissent plus jouir des honneurs qu'elle leur décerne.

Après la mort de M. de Linné, le Roi de Suède lui a fait élever un monument à côté de celui que le même Prince a consacré à ce Descartes, qui, négligé dans sa patrie après sa mort comme pendant sa vie, attend encore de ses compatriotes les honneurs que les Étrangers lui ont prodigués. Un Temple digne de la magnificence de Rome & du goût d'Athènes, a remplacé dans cette capitale l'église modeste où les cendres de Descartes avoient été déposées ; & la France peut espérer d'y voir enfin, ce qui seroit le plus bel ornement de ce Temple, un Mausolée de Descartes qui acquittât envers lui la dette de la Nation.

Nous n'oublierons pas ici un autre monument qu'un des Disciples de M. de Linné lui a consacré dans l'église d'Édimbourg, monument plus glorieux peut-être pour le savant Suédois, que celui qu'il a obtenu dans sa patrie ; parce qu'érigé au milieu d'une Nation étrangère, il est l'hommage d'une admiration absolument désintéressée.

La place d'Associé-Étranger que M. de Linné occupoit à l'Académie des Sciences, a été remplie par M. Pringle, premier Médecin de la Reine d'Angleterre, & ci-devant Président de la Société royale.

